



Ce qui l'agace, ce n'est donc pas la montée du véganisme. Mais plutôt qu'on puisse trouver trop cher son agneau à 15 euros le kilo et s'offrir le dernier iPhone. Ou que l'on mange moins de viande mais qu'on achète du saucisson industriel au supermarché. Ce qui la mine le plus, toutefois, c'est de ne pas vivre vraiment de son métier mais des aides de la PAC, comme tous les éleveurs. Révoltée par ce système dans lequel elle se sent prisonnière, Lise cherche à se diversifier. C'est naturellement vers la laine qu'elle s'est tournée, parce qu'elle trouvait affreux de voir partir ses toisons en Chine, payées trois francs six sous, même pas de quoi rembourser le tondeur. Mais la fibre de la limousine est rêche. Plutôt que de la transformer en pulls qui grattent,

Lise et deux copines éleveuses se sont tournées vers le feutre. Formées par des professionnels, elles trient les quelque 1 000 toisons de leurs élevages pour ne garder que les plus belles, qu'elles emmènent se faire nettoyer de façon bio en Haute-Loire chez Laurent Laine. Lavée et cardée, la laine est ensuite transformée en chaussons et sacs par les Ateliers de la Bruyère, entreprise d'insertion. Elles vendent leurs produits sur les marchés et les foires bio sous la marque « Les Bergères s'emmêlent ».

Bien sûr, on leur a dit que ça ne mar-

cherait pas. Mais les bergères s'entêtent et les premiers résultats sont prometteurs !

Trêve de discussion, l'heure de la fin d'estive a sonné. Il est temps pour les brebis de revenir à la ferme. « Vnez, vnez, vnez ! » lance Fabrice. « Droite ! Couché, c'est bien, au pied. » Faya, la chienne border collie, obéit au doigt et à l'œil, tout excitée par la perspective des 20 kilomètres à parcourir sur le plateau de Millevaches...

Ce qui la mine le plus, c'est de ne pas vivre vraiment de son métier mais des aides de la PAC, comme tous les éleveurs. Révoltée par ce système dans lequel elle se sent prisonnière, Lise cherche à se diversifier.



Il sème de la biodiversité

PAR AXEL PUIG

- # Paysan-semencier bio
- # Membre du groupement d'intérêt économique Le Biau Germe
- # Amoureux de la terre et des mots
- # Pacifiste
- # Écrivain-paysan

À la pluie de la veille, a succédé un timide soleil matinal qui peine à sécher le sol. L'argile colle aux chaussures mais les oignons, les radis, les panais, les carottes, les melons, les courgettes ou encore les épis de petit épeautre qui ondulent au vent sont ravis. « Ici, ce sont des terres amoureuses ! »

lance Christian Boué, pattes-d'oie rieuses et yeux bleus malicieux. À notre attention sans doute, pour que le discours ne souffre d'aucune équivoque, le sexagénaire porte le message essentiel en gros caractères sur son tee-shirt un peu fatigué : « Sème ta résistance ! Les semences paysannes nourrissent les peuples. »

Dans le Lot-et-Garonne, entre Agen et Villeneuve-sur-Lot, au pays de la prune d'ente, Christian Boué pratique une agriculture un peu particulière. Là où les paysans ramassent les légumes pour que les consommateurs les dégustent, lui les laisse en terre plus longtemps pour récolter les graines, à la main s'il

« Sème ta résistance ! Les semences paysannes nourrissent les peuples. »



vous plaît. Christian fait partie des très rares paysans-semenciers bio de France. Son métier, il le pratique au sein du collectif Le Biau Germe, un groupement d'intérêt économique (GIE) unique en son genre, qui rassemble 13 fermes bio situées dans un rayon de 20 kilomètres autour du petit village de Montpezat-d'Agenais. Avec ses mèches poivre et sel, il est aujourd'hui le doyen de ce collectif fondé en 1982 par Sylvia Schmid, une Suissesse débarquée en 1959 sur la commune de Montpezat. Lui est arrivé dans la région dans les années 1980, en provenance de Paris, au terme d'un parcours sinueux fait de longs voyages en Inde, en Afrique de l'Ouest ou en Amérique centrale.

Christian et ses collègues paysans du Biau Germe défendent la biodiversité dans les champs et les potagers en produisant plus de 640 variétés de semences anciennes de fleurs, légumes et aromatiques.

« Jusqu'au primaire j'étais premier de ma classe, et puis au collège tout s'est compliqué. J'ai été orienté vers des filières techniques, un BEP mécanique générale que je ne suis jamais allé chercher », raconte-t-il. À 20 ans, Christian part à pied pour l'Inde, *via* l'Afghanistan, avec très peu d'argent. Il y reste six mois, rentre en France pour travailler deux ou trois mois afin de financer d'autres longs mois de voyage. Et puis, après quatre années de pérégrinations autour du monde, il entend parler d'une communauté gandhienne non violente : l'Arche. L'accueil est d'abord mitigé.

« J'arrivais en short et sandales, avec les cheveux longs », s'amuse-t-il. Finalement, il y rencontrera sa femme Stella, puis Sylvia Schmid qui l'initiera à la reproduction des semences, avant qu'il ne décide de quitter la communauté par « besoin d'espace ».

Presque quarante ans après la création du Biau Germe, Christian et ses collègues paysans poursuivent l'œuvre de Sylvia Schmid, décédée en 2016. Ils défendent la biodiversité dans les champs et les potagers en produisant plus de 640 variétés de semences anciennes de fleurs, légumes et aromatiques. Avec d'autres acteurs réunis au sein du Réseau semences paysannes, ils tentent de lutter, modestement,





contre le monopole des grandes firmes industrielles qui se partagent le marché mondial des semences et ont provoqué l'abandon de 75 % de la biodiversité cultivée en l'espace de cinquante ans. Aujourd'hui, l'immense majorité des agriculteurs comme des jardiniers se trouvent obligés d'acheter des variétés modernes issues des « progrès » de la génétique.

Dans le catalogue Biau Germe, point de F1, autrement dit de graines hybrides, croisées et sélectionnées pour obtenir des légumes calibrés, qui se conservent plus longtemps mais perdent leur saveur. Toutes les graines sont sélectionnées et reproduites naturellement. Plus rustiques, dotées d'une plus grande diversité génétique, elles s'adaptent mieux aux différents terroirs sans avoir besoin d'incessantes perfusions chimiques. Les semences paysannes seraient aussi susceptibles de mieux s'adapter au changement climatique. Surtout, librement reproductibles, elles sont essentielles pour tendre vers la souveraineté alimentaire des populations du Sud, bien sûr, mais aussi des pays occidentaux.

Mais avant que les semences paysannes n'inondent les champs français, le chemin sera certainement long et sinueux.

Les paysans devront notamment franchir l'obstacle de la certification. Car à l'heure actuelle, si Le Biau Germe peut vendre sans souci ses graines aux jardiniers amateurs, dès lors qu'il s'agit de fournir des agriculteurs qui en feront un usage commercial, les choses se compliquent sérieusement puisqu'il faut passer sous les fourches Caudines du Groupement national interprofessionnel des semences et plants (GNIS), qui gère le Catalogue officiel des espèces et variétés. Pour être inscrites dans ce catalogue, les semences doivent subir une série de tests et répondre notamment à des critères de distinction, d'homogénéité et de stabilité impossibles à remplir, car ces graines paysannes se caractérisent justement par leur hétérogénéité, condition essentielle de leur adaptation au milieu. En somme, ces critères de sélection ont été pensés pour répondre aux besoins de l'industrie agroalimentaire et de l'agriculture conventionnelle et productiviste. Et puis il y a aussi la question financière, l'ultime obstacle. Pour inscrire une variété de céréales, comptez en moyenne 6 000 euros, auxquels il faudra ajouter plus de 2 000 euros pour son maintien dans le

catalogue pendant les dix premières années. Du fait de ce parcours du combattant, plus de 80 % des graines inscrites au catalogue du GNIS sont aujourd'hui des hybrides. Surtout, le marché mondial est trusté par quatre multinationales. Bayer-Monsanto mène le peloton, tandis que le Français Limagrain (qui a racheté Vilmorin) se classe en quatrième position. Grâce à ce mastodonte de l'agriculture industrielle, la France est d'ailleurs le premier pays européen producteur de semences et le deuxième exportateur mondial ! Selon l'Union française des semenciers, en 2016 le marché a généré un chiffre d'affaires annuel de 3,36 milliards d'euros, tandis que le secteur « semences » contribue pour 43 % au solde de la balance commerciale du commerce extérieur français des produits agricoles, sylvicoles et piscicoles.

Dans ce contexte, malgré des ventes en hausse de 10 % chaque année, Le Biau Germe et tous les producteurs de semences paysannes réunis ne pèsent pas bien lourd. Cela n'empêche pas Christian Boué et ses collègues pay-

sans de poursuivre leur combat pour la biodiversité cultivée. Christian l'avoue sans peine, il lui arrive parfois de contourner légèrement la loi. Oh, rien de bien grave, juste quelques petites graines ramenées discrètement au fond du sac à l'issue d'un voyage. Sur sa ferme, il teste parfois des variétés exotiques, du mil ramené par un ami burkinabé, un concombre palestinien ou du tef, un riz éthiopien employé pour confectionner les galettes traditionnelles. « Collectionner des boîtes de camembert, je ne sais pas si cela a beaucoup de sens, mais conserver des variétés oubliées de légumes susceptibles un jour de nourrir nombre de personnes, ou d'apporter une réponse biologique inédite pour faire face à un problème sanitaire, cela mérite un certain respect », dit-il.

Dans son fonctionnement, Le Biau Germe se place aussi aux antipodes des multinationales semencières. Entre les divers paysans, le travail

Librement reproductibles, susceptibles de mieux s'adapter au changement climatique, les semences paysannes sont essentielles pour tendre vers la souveraineté alimentaire.



et la rémunération sont répartis de manière équitable grâce à un système de points qui prend en compte la pénibilité et la complexité de telle ou telle culture. Les décisions sont prises en commission ou en conseil d'administration par « consensus éclairé ». Tous les membres « donnent » aussi quelques heures pour ensacher, expédier les commandes, faire de la paperasse. Chaque année, deux personnes sont choisies pour veiller au bon fonctionnement du groupe sur les plans éthique, humain et relationnel.

Ce combat en faveur d'une agriculture paysanne, Christian Boué le porte aussi par la plume, avec humour et poésie. Depuis son petit cabanon, à peine troublé par le chant des oiseaux et le coassement des grenouilles, il abandonne volontiers la griffe ou le motoculteur pour le stylo. Il a notamment écrit un livre remarquable dans lequel il raconte une de ses années agricoles¹. Sans doute encore imprégné des idées non violentes de la communauté dont il fit jadis partie, il livre un regard juste, drôle et jamais extrémiste sur l'agriculture, l'écologie, notre planète. Sur son métier de reproducteur de semences, il écrit ainsi avec humour : « On fait avec les plantes ce que l'on n'oserait pas faire avec les humains, sous peine de passer pour un raciste et un salaud : une sélection rigoureuse des individus sur des critères précis... Et pire



encore puisque les rejetés de ce système élitiste finissent dans nos assiettes et sont purement et simplement mangés ! » Sur le monde animal, alors que grillons et araignées succombent sous la griffe de son motoculteur, il livre ce commentaire, peut-être destiné aux végans : « Depuis longtemps, j'ai compris que le simple fait de vivre entraîne la mort d'autres êtres : pour manger, il faut tuer. Vérité élémentaire mais oubliée par le monde urbanisé. Tous ceux qui se croient dédouanés de cette malédiction sont des naïfs ou des hypocrites ; ils n'ont fait que déléguer le "sale boulot" aux bouchers et aux agriculteurs. Et lorsque je dis cela, je pense autant aux citoyens bien-pensants, éloignés du monde agricole, qu'aux moines jains, cette ancienne religion de l'Inde, qui, afin d'épargner les insectes, balayent devant eux, mais font cultiver la terre par d'autres. » Christian a aussi un don, celui de pouvoir communiquer avec les animaux et les légumes ; c'est ainsi qu'une carotte lui avoua un jour qu'elle avait beaucoup de mal à distinguer entre eux les êtres humains. « Vous êtes tous si ressemblants ! » s'exclama-t-elle à son adresse.

Dans ce même ouvrage, Christian Boué raconte un voyage en Afrique de l'Ouest, un séjour au Togo où il croisa un paysan

de 32 ans qui avait eu cinq femmes et 19 enfants (dont quatre étaient morts). Cette rencontre lui a inspiré cette phrase qui résume son engagement et sa vision du monde : « Un jour viendra où il faudra contrôler le nombre des naissances des petits *Homo sapiens sapiens*. Et ce ne sera que bon sens ; une population finie dans un monde fini. Et ce sera, espérons-le, l'occasion de mieux s'occuper de ceux qui sont ici, sur terre. »

Note

1. *Une saison au jardin. Chronique agricole*, Paris, L'Harmattan, 2016.